

DIMANCHE
12 FÉVRIER 1832.

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.
On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal, rue d'Amboise, barrière de fer;
Au Bureau de la Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage;
A la librairie de M. Babeuf, rue S. Dominique, Et à l'Imprimerie du Journal.



PREMIÈRE ANNÉE.
N° 67.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N° pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

La Prison est le Séminaire des Patriotes.

Notre Gérant comparaitra jeudi prochain devant la quatrième Chambre de la Cour royale. Attendons.

UN DROLE DE CORPS.

Un particulier, fort peu connu en France, arrivait d'un pays éloigné. Cet étranger se nommait le *Sens Commun*.

Il avait long-temps couru le monde sans pouvoir se fixer nulle part; car partout les grands avaient soin de le pourchasser.

Mais un jour il apprit dans ses voyages que le peuple de Paris avait fait une grande révolution; on lui dit que le règne des intrigans était fini, que le jour de la raison, de la justice, de la liberté se levait pour la France.

Et vite il y était venu pour voir de ses propres yeux de si belles choses.

Bref, il arrivait à Paris, il y a quelques jours, à pied, les mains dans ses poches, et regardant d'un air ébahi tout ce qui se passait autour de lui.

Son premier soin fut de s'informer de ses amis, mais il les chercha vainement: l'un avait été empoigné; l'autre assommé; celui-là avait été obligé de fuir ou de se cacher, si bien qu'il ne vit pas une de ses vieilles connaissances.

Et la curiosité le conduisit dans une grande salle où trois ou quatre cents individus ont l'habitude de se réunir pour pérorer en attendant l'heure du dîner.

Il était là depuis une heure tapi dans un coin, écoutant de toutes ses oreilles ce qu'on disait, et n'y comprenant goutte, et plus les discours lui paraissaient intelligibles, incohérens, absurdes, plus ils étaient applaudis.

Il y avait un Monsieur qui parlait plus haut que les autres; celui-là avait sous le bras un portefeuille, et

l'on se courbait jusqu'à terre pour le saluer. Il prit la parole, et il se fit un grand silence.

Messieurs (*bravo!*), cet homme là se sacrifie pour nous (*bravo! bravo!*), il doit en être bien payé (*applaudissemens prolongés*) il lui faut de l'argent (*oui, oui*) beaucoup d'argent (*assentiment universel*) on ne peut rien sans argent (*bravo! bravo!*), la considération ne se donne qu'à l'argent (*explosion de bravos à faire crouler la salle*). Vous voulez qu'il soit considéré, n'est-ce pas? (*affirmation*) Eh bien, donnez-lui de l'argent, et encore de l'argent!... non pas le vôtre, entendez-vous bien, mais celui du peuple. (*Les applaudissemens éclatent avec fureur, avec rage; chacun bat des mains, bat des pieds, hurle de toutes ses forces, les trépignemens font voler la poussière du plafond jusqu'aux lambris de la salle; le président tousse et agite sa sonnette.*)

Ici l'inconnu ne put contenir son étonnement, ni s'empêcher de demander à un de ses voisins si tous ces gens-là étaient devenus fous.

— Non pas que je sache, Monsieur, ces gens-là sont au contraire beaucoup plus habiles que tous les autres.

— Vous vous moquez de moi? — Non, en vérité... tous ces gens-là veulent faire fortune; ils prennent le vrai moyen pour y parvenir. — Je ne vous comprends pas. — Voyez-vous, si ces gens-là s'avisait de parler raison, ils n'auraient ni emploi, ni pensions, ni faveurs, et c'est pour cela que chacun déraisonne son mieux. — Mais les intérêts du pays. — Ah! les intérêts du pays!... Personne ne s'en occupe ici... le peuple!... le peuple souffre cela!... — Le peuple... il n'en est plus question.

L'inconnu marchait de surprise en surprise, mais, dit-il, dans quel pays, dans quel siècle sommes-nous -- et on lui dit qu'il était à Paris, en l'an de grâce 1832.

En ce moment l'étranger fut aperçu par un membre de l'assemblée qui le reconnut pour l'avoir vu autrefois



quelque part. Aussitôt ce membre transporté de colère se leva debout, sur son banc, et le dénonça à l'assemblée.

Ce fut un tapage à ne pas s'entendre; ce fut un assemblage confus de hurlemens, de sifflets, d'imprécations, dont le retentissement forma le plus épouvantable charivari qu'on ait jamais entendu. Au milieu de ce brouhaha, les cris à la porte! à la porte! se succédaient avec une fureur toujours croissante. Les gardes se ruèrent sur le pauvre diable, le prirent par les cheveux et l'entraînèrent hors de la salle.

Alors l'homme au portefeuille se leva.

Messieurs (*approbation*), il est étrange que cet individu ait eu l'impudence (*bravo*), l'impudence... (*bravo, bravo*), l'impudence... Je vous prie, Messieurs, de me laisser finir ma phrase (*c'est juste... silence donc!... laissons-le finir sa phrase*), l'impudence de se présenter ici (*sensation prolongée*); il n'y a rien de commun entre lui et nous (*tonnerre d'applaudissemens*), je propose (*bravo, bravo*), je propose (*très bien!*), je propose de le bannir à perpétuité. (*Le bannissement à perpétuité est voté par acclamation au milieu des applaudissemens unanimes.*)

Qu'est devenu le proscrit? ma foi, nous n'en savons rien. On dit qu'il s'est réfugié dans une mansarde.

Un pauvre Diable.

ENCORE LE COURRIER DE LYON.

... monstrum horrendum informe ingens...

N'allez pas croire, chers lecteurs, d'après cette épigraphe, que la feuille dont je vais essayer de vous analyser quelques articles soit chose bien curieuse: un critique, dès l'apparition de ses premiers numéros, l'avait appelée *œuvre d'ignorance*. Et les rédacteurs de ce pitoyable journal prennent chaque jour à tâche de justifier ce sévère jugement. Je m'attacherai donc fort peu à relever les fautes grossières qui s'y glissent à chaque ligne, sachant bien que *messieurs du Courrier* ne peuvent avoir, en un mois, épuré leur langage.

Un prospectus brillant avait ouvert les plus belles espérances; et, comme bien d'autres, je rêvais, pour mes 64 f. par an, un journal *politique*, c'est-à-dire ayant des principes qui représenteraient une opinion quelconque. Mais que je m'expliquais mal ce mot de *juste-milieu*, stigmaté ignominieux de cet esprit de souplesse qui flotte et rampe aussi bas que l'impose le sourcil du maître. Pour dissimuler l'odieux d'un tel servilisme, il faut avoir d'autres ressources que vous, messieurs du *Courrier*! Rappelez-vous le *Journal de l'Empire* nous enivrant de l'encens qu'il brûlait pour l'*Homme*: chaque phrase était pour nous une illusion, et la Liberté sommeillait au récit des actes du géant. Mais vous, prolétaires politiques, pailles ministériels, vous sautez pour tous les régimes, vous grimacez sur tous les tréteaux: heureux encore lorsqu'à la fin du dialogue le chef de la troupe termine du pied ou de la main vos scènes de saltimbanques!

Vous vous intitulez *Journal littéraire*. Oh! pour le coup c'est trop d'effronterie! Il suffit de vous lire une fois pour juger que vous n'avez pris ce titre que du côté plaisant; la grammaire sans cela vous eût, depuis long-temps, ataqués en calomnie. Ainsi, dans un numéro, vous dites que *les rivières sont hautes*; qu'un fait a eu lieu *la semaine passée*. Dans un autre, vous racontez plaisamment qu'une cuisinière est *morte d'asphixie*, et que l'on attribue sa mort à *la vapeur du charbon*. Dans un troisième, c'est un *prince qui danse comme un simple citoyen*; et plus loin un correspondant qui *professe la même couleur que vous*: ailleurs c'est la *Gazette du Lyonnais qui vit de l'air du temps*. Enfin, vous me servez chaque jour quelques gentilles de ce genre que, vu la petite dimension de cette feuille, je ne puis recueillir ici.

Pour suivre les errements de quelques journaux de Paris, et fidèle à votre ignorance, vous avez jugé en dernier ressort nos feuilles de Lyon; le *Précurseur* reçoit vos premiers coups; c'est de sa franchise que vous lui faites un crime: vous prétendez que, depuis votre existence, il a levé le masque. Gardez-vous bien d'en faire autant... Quant à la *Gazette*, objet d'un trop juste mépris, nous répudions son alliance: que ce soit de l'*air du temps* ou de tout autre élément qu'elle vive. Le *Journal du Commerce*, adversaire hargneux, devait cependant trouver grâce devant vous: pourquoi l'appeler journal de bas étage, quand vous êtes encore tant au-dessous de lui! Enfin vous arrivez, après le titre des feuilles légères qui complètent la nomenclature de notre presse périodique, à l'apologie de votre *Courrier de Lyon*, ayant bien soin de rappeler en passant qu'il est l'organe de l'aristocratie financière, et qu'un acte bien en règle assure son existence. Qu'il vive! je le désire; et je ne regretterai pas mes soixante-quatre francs si, lui donnant son véritable titre, vous l'appellez, à dater d'aujourd'hui, *Asiniano Lyonnais*.

SCÈNE D'INTÉRIEUR.

PRISON DE ROANNE.

La Pince, le Grand Sec.

Connaissez-vous l'intérieur de la prison de Roanne — Non. — C'est vraiment dommage, car Roanne est un séjour délicieux, demandez plutôt à M. le procureur du roi.

Voyez là, dans cette salle enfumée, ces deux hommes qui causent tout bas. Analysez leur physionomie qu'en dites-vous?... ils ont été arrêtés après les événements de Lyon. Qu'ont-ils donc fait? — Plaçons-nous dans cet angle obscur. Ils ne peuvent nous voir. Écoutons.

Le Grand Sec.

Dis donc La Pince, quand donc qu'elle finira cette frime; c'est sciant tout de même de siffler comme ça la linotte pendant deux mois.

La Pince.

Ah bah, t'est pas philosophe. De quoi qu' tu plains? Manger, dormir et boire, voilà tout ce qu' t'as à faire.

Le Grand Sec.

Oui, et moucharder, et dénoncer, tu comptes donc ça pour rien.

La Pince.

Faut ben gagner son argent. C'est tout d' même une drôle d'idée qu'ils ont eu de faire comme ça un régiment de conspirateurs à tant par mois, qui conspire à jour fixe.

Le Grand Sec.

Tiens, La Pince, j' crois qu' la mèche est vendue, et qu'on va bientôt nous mettre à la réforme.

La Pince.

Oui, l' pus souvent. La conspiration donnera encore long-temps, et c' gros Monsieur qu'est venu nous porter des sonnants, m'a ben dit qu'en sortant d'ici j'irions conspirer ailleurs.

Le Grand Sec.

Tu feras ton chemin, toi, t'as de l'induction, tu sais lire et écrire proprement; mais moi...

La Pince.

Toi, toi, t'as des oreilles et une langue, et c'est tout ce qu'il faut. Dans c'te révolution de Lyon t'as travaillé comme un ange.

Le Grand Sec.

Oui, et pour me récompenser on m'envoie à Roanne.

La Pince.

Imbécille, c'est le poste d'honneur. Ah ça, parlons pen zet parlons bien. J' vat écrire mon rapport. Quoi-qu' t'at entendu ?

Le Grand Sec.

Ah m'y v'là. D'abord c' Monsieur qu'a des cheveux blancs, et qu'est celui qu' l' patron nous a recommandé, parce qu'on l'a empoigné pour avoir rien fait, et qu'on veut qu'il aye commis un grand crime.

La Pince.

Eh ben, quoi qu'il a dit ?

Le Grand Sec.

Il a parlé d' la meilleure des républiques et du programme de juillet.

La Pince.

Parlait-il ben haut ?

Le Grand Sec.

Mais oui.

La Pince.

C'est bien (il écrit) : Le Monsieur en question a préféré des cris séditieux... Après...

Le Grand Sec.

Le second, qu'a été vivement recommandé aussi par l' patron, c'est l' *Journaliste* aux besicles.

La Pince.

Eh ben ?

Le Grand Sec.

J' l'ai pas perdu d' vue d' la journée. D'abord il s'a promené dans la cour pendant une heure.

La Pince.

Etait-il seul ?

Le Grand Sec.

Oui.

La Pince.

C'est bien. (Il écrit.) *L'journaliste a conspiré seul pendant une heure.* Et pis ?

Le Grand Sec.

Pis il a remonté et il s'a mis à causer avec des ouvriers qui étaient venus voir un de leurs camarades; et il a bu avec eux.

La Pince.

Vas toujours. (Il écrit.) *L'journaliste a bu à la santé de la république.* Et pis ?

Le Grand Sec.

Il a écrit pendant long-temps.

La Pince.

(Continuant à écrire.) Il a rédigé l'plan de la grande conspiration qui doit éclater le 20.

Le Grand Sec.

Tiens ! comment qu't'as deviné ça ?

La Pince.

Vas toujours.

Le Grand Sec.

Pis il a diné.

La Pince.

Quoi qu'il a mangé ?

Le Grand Sec.

Des écrevisses.

La Pince.

Des écrevisses !... Allusion évidente au gouvernement.

Le Grand Sec.

Des Brioches.

La Pince.

Des brioches ! Allusion au ministère. Plus de doute, c'est un farouche républicain. Ah ben ! je vas soigner son rapport, à celui-là. Et les autres ?

Le Grand Sec.

Ah ! ma foi, ils ont parlé de la pluie et du beau temps.

La Pince.

Et pis ?

Le Grand Sec.

Et pis, du beau temps et de la pluie.

La Pince.

(Il écrit.) Les autres révolutionnaires ont pas cessé de conspirer. Ils veulent tous renverser le gouvernement avec lequel j'ai l'honneur d'être... etc... etc... C'est ça. Maintenant l'adresse du patron, et enlevé.

Le Grand Sec.

Dis donc, La Pince, v'là un nouveau prisonnier qu' arrive.

La Pince.

Allons ! Grand Sec, mon ami, à l'ouvrage.

(Et les deux personnages se pressent autour du nouveau venu : ils l'accablent de prévenances. Et demain ils feront leur rapport au patron.)

LA FAMILLE D'UN DÉPUTÉ.

Par Mad. BASTIDE.

Absorbés par cette politique sombre, triste, qui envahit tout, qui vous entraîne, malgré vous, fait battre votre cœur, et ne vous laisse pas d'autre pensée que

celle du pays, nous avons un peu négligé la littérature, au milieu de nos troubles civils; nous en demandons pardon à Mad. Bastide; notre négligence n'était pas de l'oubli.

Il est peint de couleurs bien noires, votre député, Madame; quoi! fils ingrat, fournisseur infidèle, administrateur sans ame, il spéculé sur le pain du malade; député ambitieux, il vend son vote, abandonne son fils, et pour plaire au ministre, jette sa fille à un monstre femelle, décoré du nom de religieuse; et cela, accouplé à une femme qui vole sa sœur, à côté d'une fille qui est la maîtresse de son beau-frère... Ah! c'est à faire horreur. Mais où avez-vous pris cela! c'est de l'autre siècle. Nos députés d'aujourd'hui, quelle différence! ils crient: Aux voix! la cloture! C'est vrai! ils votent le budget avec complaisance, ils donnent une liste civile bien enflée, bien arrondie... les méchants disent qu'ils en auront leur part, c'est une calomnie.... Ils repoussent les économies, ils ont raison; il faut que la France brille, et puis le peuple leur a donné mission pour cela; il est si bon, si riche, ce peuple, il ne manque de rien, il ne demande pas mieux que de dépenser son amour et son argent; vous voyez bien que nos députés ne vendent pas leurs votes. Ah! pardon, c'est sous M. de Villèle que votre scène se passe... vous avez raison, la différence est grande!

J'aime votre Philippe, votre brave artiste, plein de noblesse, entraîné par ses passions aux pieds de la fille du fournisseur, errant la nuit, dans ces beaux jardins de l'hospice, sous un ciel embaumé, c'est votre plus beau rôle: il y a de la vie, de la chaleur, de la connaissance du cœur.

Votre Marie est bien belle; elle plaît, charme, attache; on la suit avec plaisir, bonheur, anxiété; on se fâche contre vous, parce qu'elle disparaît trop souvent, on voudrait la voir, et encore, et toujours, et vous l'accablez de tourmens, de tortures; méchante, ah! vous savez bien l'art de nous effrayer, de nous émouvoir, de remuer toutes les fibres de notre ame. Vous avez bien fait de l'élever avec sa tante, cette bonne Catherine, trop généreuse peut-être pour sa méchante famille. Oui, c'est une bonne idée de la faire grandir sur les montagnes de la Suisse, au milieu des protestans; si elle eût été de Paris, on ne lui aurait jamais pardonné de vouloir que la lune de miel ne finît jamais; c'est un défaut qu'on n'a pas l'habitude de reprocher à nos dames.

Vous avez étudié le cœur humain; votre Léon de Renneville est bien du monde; il dédaigne celles qui l'aiment, s'irrite des obstacles, s'enflamme, triomphe et oublie: vous nous connaissez bien; votre scène des bosquets est affreuse; mais j'attendais un mot, un cri de cette pauvre Marie, et puis j'aurais voulu que Léon, désabusé, revînt plus vite, se hâtât, je tremblais de le voir arriver trop tard; c'est précisément ce qu'il fait... c'est de la cruauté, cela, Madame, Marie méritait d'être heureuse.

Il y a dans votre ouvrage de quoi faire quatre romans; c'est beaucoup, si j'osais, je dirais que c'est peut-être trop. Je sais bien qu'au temps où nous vivons, le lecteur échappé à l'émeute, aux charges de cavalerie, habitué aux drames populaires des cafés, a besoin, pour s'attacher, d'émotions vives, poignantes, terribles; mais vos événemens sont peut-être un peu trop rapides; c'est un doute que je vous jette, vous y penserez.

Quoi qu'il en soit, votre ouvrage se lira avec plaisir, avec entraînement; j'oubliais qu'il a déjà la vogue.



THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

BÉNÉFICE DE BERNARD-LÉON.

L'Ambassadeur, la Nuit de Noël, les six Degrés du Crime, le Mort sous le scellé.

L'Ambassadeur était pour nous une ancienne connaissance que nous avons revue avec plaisir, et le public a témoigné aux acteurs qu'ils avaient toujours le don de lui plaire avec de tels ouvrages.

La Nuit de Noël n'a pu réussir, et quoique ce vaudeville ait été joué avec talent, il n'a pas résisté au choc du parterre. Respectons la cendre des morts, et voyons *les six Degrés du Crime*, dont l'existence se prolonge vraiment à la honte d'une partie des habitués de notre théâtre secondaire. Quoi! des crimes aussi atroces, aussi dégoûtans ont pu être applaudis! et ce sont là les leçons que le théâtre donne à la société! Savez-vous bien, Messieurs les acteurs, que vous finiriez par nous blaser avec le crime, et que grâce à vous, un jour pourrait venir où nous n'aurions plus horreur de le commettre.

Nous engageons la direction à retirer promptement du répertoire cette horrible boucherie; sa caisse n'y perdra rien et la morale y gagnera beaucoup.

Cet ouvrage a été d'autant plus hideux que les acteurs l'ont rendu avec une effrayante vérité; mais il nous répugne d'avoir à leur donner des éloges de semblable nature; à l'avenir nous garderons le silence quand, sous l'appât d'un titre, on nous traînera à de pareilles monstruosité.

Le Mort sous le scellé terminait le spectacle, et ce vaudeville, qui se soustrait à toute analyse, a excité de longs éclats de rire. On en avait besoin après les émotions de sang qu'on venait d'éprouver. Bernard-Léon, Barqui, Célicourt, Herguez et Mad. Legaigneur ont fait les frais de cet ouvrage, et nous leur devons des encouragemens pour le cachet original qu'ils lui ont donné. On verra long-temps *le Mort sous le scellé*, et on voudra le voir encore; malheureusement nous allons perdre l'inimitable Bernard-Léon, qui sait mettre du rire et de la verve jusque dans les flons-flons.

J. A. GRANIER, Gérant.